

Université – grandes écoles, les batailles stériles

Par **JEAN ROSSIER** Membre de l'Institut, titulaire de la chaire de biologie à l'École supérieure de physique et de chimie industrielles de la ville de Paris

L'innovation française est en panne. L'enseignement supérieur a été trop longtemps négligé. Tous les classements le montrent, l'université française est malade et la France est peu innovante. Pourquoi ? Le manque criant de moyens, bien sûr, mais plus encore, une organisation qui oppose stérilement deux systèmes, celui de l'université et celui des grandes écoles. Le débat actuel sur le nombre de boursiers dans les grandes écoles est un bon exemple de ces débats stériles. Il est grand temps d'oublier ces batailles inutiles et de faire vivre harmonieusement nos deux systèmes. Il faut faire ce constat, les grandes écoles forment d'excellents décideurs qui apprennent à faire des choix parmi des solutions existantes. Les innovateurs sont plutôt formés à l'université par des études plus longues et un travail de recherche. Décideurs et innovateurs ont tous les deux leur place dans notre pays. Dans tous les pays, une des missions de l'université est la formation de jeunes inno-

vateurs qui obtiennent le titre de docteur (correspondant chez les Anglo-Saxons au PhD, diplôme internationalement reconnu) huit années après le baccalauréat. Les grandes écoles françaises ont comme mission la formation des cadres et des ingénieurs. La durée de la formation est plus courte et le diplôme est généralement obtenu cinq années après la fin des études secondaires. Dans leur cursus, les étudiants des grandes écoles auront peu de temps pour être exposés à la

Pour la formation de ses élites, notre pays s'appuie trop exclusivement sur une sélection, privilégiant l'alliance de l'esprit «français», brillant et rapide, et de l'excellence scolaire. Cette sélection favorise les enfants des classes aisées.

recherche et à l'innovation. Les grandes écoles n'ont d'ailleurs pas dans leur mission la recherche, avec quelques exceptions notables telles l'École normale supérieure et l'École polytechnique qui porte sur son drapeau «*Pour la patrie, les sciences et la gloire*». Aujourd'hui dans la plupart des grandes écoles, un jeune ingénieur qui poursuit sa formation par une thèse passe pour un original

qui perdrait un peu son temps. Ils sont peu nombreux, 6% des promotions. Et après tout, n'est-il pas justifié de penser qu'un diplôme d'ingénieur est bien suffisant ? Ce sont nos ingénieurs qui ont construit les centrales nucléaires, l'Airbus, la fusée Ariane, les TGV... Cela n'est malheureusement plus le cas aujourd'hui et les récents échecs français dans l'électronique, les biotechnologies et l'Internet devraient nous faire réfléchir. Dans ces trois exemples, les découvertes scientifiques fondamentales respectives en physique, en biologie ou en informatique ont été suivies très rapidement d'applications industrielles. Dans ces domaines, la France a singulièrement manqué de réactivité.

Pour rester compétitif, il faut favoriser un couplage rapide entre recherche, enseignement supérieur et entreprise. Ce couplage est assuré dans la plupart des pays développés par les jeunes chercheurs et leurs professeurs qui ont des contacts avec l'industrie. Dans notre pays, les relais entre la recherche académique et le monde industriel sont faibles ; la fluidité entre les deux mondes qui devrait être assurée par les jeunes docteurs

ne l'est pas : peu de chercheurs, peu de recherche dans les grandes écoles qui pourtant forment l'essentiel des cadres de l'industrie et de l'Etat. Pour la formation de ses élites, notre pays s'appuie trop exclusivement sur une sélection, privilégiant l'alliance de l'esprit «français», brillant et rapide, et de l'excellence scolaire. Cette sélection favorise les enfants des classes aisées. Elle est faite très tôt dans nos lycées et remplira nos classes préparatoires d'excellents étudiants mais détournera définitivement la plupart d'entre eux d'une carrière dans l'innovation. L'enseignement fait dans les grandes écoles privilégie la formation incisive d'un décideur qui doit faire rapidement des choix. Cette formation laisse peu de place à l'imagination et la créativité plus lentes d'un chercheur. Peu de place aussi pour «l'éthique méthodique du doute» à la Descartes qui constitue le caractère unique de la pratique de la recherche. Tous les rapports récents (Larroutrou, Philip, Bodin...) souhaitent un rapprochement entre grandes écoles et universités mais constatent le peu de passerelles existantes. Alors associons tous les acteurs, universités, grandes écoles et grands organismes de recherche afin que l'imagination créatrice redevienne le moteur de l'innovation française.